

FR

Needcompany / Ballett Frankfurt

DeaDDogsDon'tDance

DjamesDjoyceDeaD

"Man's original genius lies in his scribblings.
The basis of his talent lies in his casual doings"
(James Joyce)

Mise en scène: Jan Lauwers
Musique: Dominique Pauwels

Avec:

Alan Barnes, Allison Brown, Francesca Caroti, Dana Caspersen, Timothy Couchman,
Viviane De Muynck, Stephen Galloway, Crystal Pite, Antony Rizzi, Carlotta Sagna,
Jone San Martin, Richard Siegal et Sjoerd Vreugdenhil

Laurence Tremier

A la demande de William Forsythe, Jan Lauwers a relevé le défi consistant à créer un spectacle dans lequel ces deux compagnies se trouveraient confrontées.

Avec ce groupe de gens de scène hors du commun, Jan Lauwers s'est immergé pour quelques semaines dans l'univers exubérant de l'écrivain James Joyce.

Jan Lauwers a écrit les textes de ce spectacle en collaboration avec Viviane De Muynck; à propos d'un souvenir, d'un adieu, d'un artiste et d'une femme.

Une fois de plus, le metteur en scène Jan Lauwers manie un langage universel qui fait fi des cloisonnements et qui abandonne la pensée dans le silence des images; des images limites.

"...the puddles reflect random snippets that add to the void just enough and no more to make an image an image." (J.Lauwers)

(Les flaques reflètent des bribes au hasard, qui ajoutent au vide juste ce qu'il faut pour qu'une image soit une image.)

La mort qui revient sans cesse comme rythme de la vie, comme un processus sans limites, au-delà du début et de la fin.

Des structures qui se fraient un chemin à travers le chaos. La pureté d'une pensée cristalline qui tombe en morceaux lorsqu'elle est prononcée.

L'érotisme du silence, d'un simple regard capté par d'autres yeux.

L'univers d'un artiste et son combat avec la réalité.

Une réflexion sur la beauté du quotidien, un spectacle qui renferme une éternité.

"The fullness of life is just the mask through which death looks grinning into our lives."

(Klaus Held)

La vie comme point de départ, comme une lente préparation à la mort.

La mort, non pas comme une fin, mais comme un commencement, afin de retourner à la fin où nous pouvons commencer à nouveau. La vie comme une répétition à l'infini dans laquelle, à chaque fois, de nouvelles strates sont mises au jour. L'éternel retour, le rythme de la vie et de la mort. Un événement circulaire sans début ni fin.

La vie n'existe que par la présence imminente de la mort.

La mort existe parce que nous avons vécu, parce que nous pouvons la regarder droit dans les yeux tout en goûtant à ce qui nous échappe. Par la présence de la mort, nous savons que nous existons. La vie n'est qu'une préparation à ce long décès. Le rythme de la vie et de la mort renferme une éternité.

A propos de la mort et de l'adieu.

"The artist, like the God of the Creation, remains in, or behind, or beyond, or above his piece of work, filtered out of existence to invisibility, untouched, clipping his nails."

(James Joyce)

James Joyce est né à Dublin en 1882.

Dans l'Irlande où il grandit, il régnait un climat extrêmement nationaliste et catholique, ce qui devait fortement imprégner l'œuvre de l'écrivain.

Enfant, Joyce bénéficia d'une "éducation jésuite", qu'il détesta tellement que plus tard, il rejeta la foi catholique. Ses expériences et ses souvenirs de cette solide éducation ont également eu une influence évidente sur son œuvre.

Autre grand événement dans sa conquête de la liberté et de l'indépendance, la découverte de l'écrivain Henrik Ibsen (1828-1906).

Ce qui touchait principalement James Joyce chez cet écrivain norvégien, c'était sa vision de la foi et de l'artiste. Non seulement Ibsen rejetait la foi chrétienne, mais il s'opposait également à ce genre d'artistes qui oublient de vivre à cause d'une vocation illusoire. Malgré son admiration pour cette vision des choses, Joyce ne parvint pas à réaliser cette théorie dans les faits; pour cet écrivain, son œuvre restait la seule réalité tangible. Son 'état d'artiste' le plongeait dans de nombreux conflits intérieurs; d'une part, il était prêt à sacrifier un nombre considérable de choses à sa vocation artistique, mais il était d'autre part très attaché à la vie quotidienne, qu'il immortalisait dans ses livres avec un amour infini.

En 1904, il écrivit son premier roman, *"A Portrait of an Artist as a Young Man"*.

La même année, il quitta Dublin, et malgré le fait qu'il avait définitivement tourné le dos à l'Irlande, Dublin continuerait à occuper une place très importante dans toutes ses œuvres.

En 1914, il entama la rédaction de *"Ulysses"*, mais ce livre ne serait autorisé à paraître que vingt ans plus tard, après de nombreux procès, en raison du langage obscène et sexuel.

"Finnegan's Wake" est son dernier chef-d'œuvre, sur lequel il a peiné pendant dix-sept ans. Dans ce livre, ce sont le rythme et les sons qui prennent le dessus, la musicalité du texte couvre le sens et le contenu du langage.

Cette approche plus musicale de sa littérature découle surtout de ses longues maladies de yeux et de sa presque-cécité, qui l'ont tourmenté pendant toute sa vie. Même si ces influences, ces changements et ces inflexions ont déterminé en grande partie le cours de sa vie, sa rencontre avec sa femme Nora a été l'une des plus importantes. Nora Barnacle était une femme simple, qui avait une vision très voluptueuse de la vie. Elle faisait preuve d'un amour sans limites pour son mari, mais elle ne comprenait pas le fait qu'il soit écrivain ni, *a fortiori*, les livres qu'il écrivait. Le 16 juin 1904, Joyce eut son premier rendez-vous avec sa bien-aimée Nora. Ce jour-là, il entra en contact avec le monde qui l'entourait: "... Tu as fait de moi un homme...", lui a-t-il dit plus tard. Sa relation avec Nora fut la première et la dernière réalité qu'il connût jamais. La vie bourgeoise l'aidait à rester en contact avec le monde qui l'entourait, et c'était une façon d'échapper à la solitude de l'artiste. C'est lors de ce premier rendez-vous, qui serait par la suite rebaptisé 'Bloomsday', qu'il éjacula dans le mouchoir de Nora, à l'initiative de cette dernière. Cette façon très directe d'aborder la sexualité, de la part d'une femme, le fascinait et le repoussait à la

fois parce qu'il était conscient qu'il ne serait jamais en mesure de répondre à cette passion féminine. Sa fascination pour les femmes, et en particulier pour Nora, est un élément qui revient dans tous ses livres, sous toutes les formes.

La correspondance du couple pendant toutes ces années témoigne de leur amour presque absolu et inconditionnel. Mais malgré la dévotion amoureuse de Nora, Joyce devait être tourmenté pendant toute sa vie par la jalousie et les doutes quant à la fidélité de son épouse et par la crainte d'une trahison de sa part.

Mais ce spectacle n'a plus rien à voir avec cet 'Ecrivain le plus grand du siècle'. Après d'innombrables demandes, procédures et contacts directs avec son petit-fils et unique héritier Stephen James Joyce, la réponse est demeurée irrémédiablement négative. Stephen James Joyce était résolu à ne pas laisser 'foutre en l'air' l'œuvre de son grand-père: "My answer with respect to Needcompany is simple, straightforward, unequivocal. It's NO, NON, NIET, NEIN."

Par conséquent... tant pis pour l'ode à ce "Maître de la littérature moderne", tant pis pour l'hommage à cet homme qui cherchait l'inhabituel dans l'ordinaire, l'étrangeté dans la banalité. Pas de citations extraites d'"Ulysses" ou de "*The Dead*", mais un simple rappel de ces chefs-d'œuvre où l'obscurité est illuminée par la beauté du quotidien. Un spectacle qui parle de 'la soutenable légèreté de l'existence' par le biais d'une mauvaise conduite, d'une bonne vie sexuelle, du sentiment d'arriver au bon endroit au mauvais moment, et de beaucoup d'humour, afin d'accepter l'impuissance face à la vie.

Malgré cette interdiction formelle, nous n'avons tout de même pas pu nous empêcher d'utiliser un mot, un seul, de toute l'œuvre de James Joyce : 'THE'

Le dernier mot du dernier chef-d'œuvre de Joyce: 'THE'

La seule chose qui subsiste de cet écrivain dans le spectacle: 'THE'

"...Happiness is good for the body, but strength of mind comes from suffering. A woman whom we desire and who makes us suffer stirs up much deeper and more vital feelings in us than a brilliant man." (Marcel Proust)

A propos d'une femme, Pénélope. Le cœur qui bat tout au long de ce spectacle. Une femme vivante, terrestre, qui contrairement au protagoniste masculin accepte la vie et la prend comme elle vient. Une femme vivante, terrestre et banale, une histoire, une cascade qui coule tout au long de ce spectacle. Chargée de son passé, elle parcourt la vie qui passe. Les rêves, les souvenirs et les amours disparues sont déballés, puis remballés.

Ce qui reste, c'est ce petit néant, un instant furtif, passager.

Une femme qui dans sa petite banalité est plus universelle et plus grande que le grand artiste dont elle partage la vie.

A propos d'un 'grand homme', un artiste avec sa quête tragique et obsessionnelle du chef-d'œuvre ultime. A propos de sa relation au monde qui l'entoure, son attitude vis-à-vis de la réalité et de la banalité qui est étrangère à l'œuvre d'art et qui semble inaccessible. A propos de l'artiste qui glorifie son art, le considère comme la forme de vie suprême, et ce faisant oublie de vivre; qui ne goûte pas les jours qui passent, lentement.

A propos des couleurs, des formes, du rythme et des sons. A propos de l'instant où les mots forment une conversation, et les mouvements, une danse.

A propos d'une chose que Joyce a dite un jour: *"Man's original genius lies in his scribbings. The basis of his talent lies in his casual doings."*

*"Behind every great man there's a woman,
behind every great woman there's a bunch of men."* (J.L.)

Sources: 'Ontmoetingen' Joris Duytschaever
'James Joyce' Geert Lemout, 1994 Editions Kritik

Générique:

Mise en scène

Musique

Texte

Performers

Jan Lauwers

Dominique Pauwels

Jan Lauwers

Viviane De Muynck

Alan Barnes

Allison Brown

Francesca Caroti

Dana Caspersen

Timothy Couchman

Viviane De Muynck

Stephen Galloway

Crystal Pite

Antony Rizzi

Carlotta Sagna

Jone San Martin

Richard Siegal

Sjoerd Vreugdenhil

Jan Lauwers

Dries Vercruysse

Dré Schneider

Costumes et scénographie

Concept d'éclairage

Technique son

Assistant décor

Assistant costumes

Assistant de production

Photographie

Matthias Bringmann

Stefanie Pertzansky

Martin Pfaff

Maarten Vanden Abeele

Equipe Needcompany

Dramaturgie, presse et promotion

Assistance générale

Direction technique

Direction financière

Direction générale

Vjera somers

An Van der Donckt

Joris De Bolle

Christel Simons

Carl Gydé

Equipe Ballett Frankfurt/Das TAT

Directeur artistique
Secrétaire de direction,
Responsable presse

William Forsythe
Mechtild Rühl

Direction de la production
Direction technique de la production
Régisseur
Chef éclairagiste
Technicien d'éclairage

Regine Eckel
Martin Haindl
Andreas Kremer
Frank Kraus
Matthias Paul

Techniciens son

Dietrich Krüger
Bernhard Klein
Florian Wildmeister

Accessoiriste
Promotion
Direction générale

Ursula Trella
Christine Wetzel
Immanuel Schipper

Production: Jan Lauwers & Needcompany, Ballett Frankfurt & Das TAT

Présentation et coproduction: South Bank Centre (Londres), TANZtheater INTERNATIONAL/ EXPO 2000 (Hannovre), Bruxelles/Brussel 2000 et Kaaitheater (Bruxelles), Festival Van Vlaanderen Brussel-Europa (International) et Kunstencentrum Vooruit (Gand), Octobre en Normandie (Dieppe), Théâtre de la Ville (Paris) et Festival d'Automne (Paris), Rotterdamse Schouwburg (Rotterdam).

Needcompany est subventionnée par le Ministère de la Communauté
flamande et par la Loterie Nationale

Jan Lauwers & Needcompany

- 1987: *Need to Know*,
(première: 24 mars, Mickery, Amsterdam)
- 1989: *ça va*
(première: 18 mars, Theater Am Turm, Francfort)
- 1990: *Julius Caesar*
(première: 31 mai, Rotterdamse Schouwburg)
- 1991: *Invictos*
(première: 18 mai, Centro Andaluz de Teatro, Séville)
- 1992: *Antonius und Kleopatra*
(première: 14 février, Teater Am Turm, Francfort)
- 1992: *SCHADE/Schade*
(première: 21 octobre, Theater Am Turm, Francfort)
- 1993: *Orfeo*, opéra de Walter Hus
(première: 23 mai, Bourlaschouwburg, Anvers)
- 1994: *The Snakesong Trilogy - Snakesong/Le Voyeur*
(première: 24 mars, Theater Am Turm, Francfort)
- 1995: *The Snakesong Trilogy - Snakesong/Le Pouvoir (Leda)*
(première: 11 mai, Dance 95, Munich)
- 1996: *The Snakesong Trilogy - Snakesong/Le Désir*
(première: 6 novembre, Kanonhallen, Copenhague)
- 1996: *Needcompany's Macbeth*
(première: 26 mars, Lunatheater, Bruxelles)
- 1997: *Caligula, No beauty for me there, where human life is rare, part one*
(première : 5 septembre, Documenta X, Kassel)
- 1998: *The Snakesong Trilogy*, version remaniée avec musique live
(première: 16 avril, Lunatheater, Bruxelles)
- 1999: *Morning Song, No beauty for me there, where human life is rare, part two*
(première : 13 janvier, Lunatheater, Bruxelles)
- 2000: *Needcompany's King Lear*
(première : 11 janvier, Lunatheater, Bruxelles)
- 2000 : *DeaDDogsDon'tDance/DJamesDjoyceDeaD*
(première : 12 mai, Das TaT, Francfort)

Distribution

Alan Barnes

Né à Brooklyn, New York. Etudes à la School of American Ballet, Alvin Ailey American Dance Center, et diplômé de S.U.N.Y. à Purchase. Il a dansé avec le Dance Theater of Harlem avant de rejoindre le Ballett Frankfurt en 1989.

Allison Brown

Canadienne. Formée à la School for American Ballet. A été membre du New York City Ballet, de Twyla Tharp and Dancers, de la Pretty Ugly Dancecompany et de la compagnie de Saburo Teshigawara, Karas. Elle a rejoint le Ballett Frankfurt en 1996.

Dana Caspersen

Née à Minneapolis, Minnesota. Elle a été formée par diverses personnes, dont Maggie Black et Erik Hawkins. Elle a dansé pendant trois ans avec le North Carolina Dance Theater, et a rejoint le Ballett Frankfurt en 1988.

Francesca Caroti

Née à Pise, en Italie. Formée au Centro Studi di Firenze. Elle a dansé avec Aterballetto, à Reggio Emilia, ainsi qu'avec la compagnie de Jan Fabre. Membre du Ballett Frankfurt depuis 1994.

Timothy Couchman

Né à Gloucester, en Angleterre. Formé à la Royal Ballet School de Londres et à l'Académie Vaganova à Saint-Pétersbourg. Il a travaillé à la compagnie Eifmann à Saint-Pétersbourg et au Zürich Ballet. Il a rejoint le Ballett Frankfurt en 1997.

Viviane De Muynck

Elle a joué avec les Mannen van den Dam, avec la compagnie De Witte Kraai, Maatschappij Discordia, le Toneelgroep Amsterdam, le Wooster Group,...et elle apparaît régulièrement dans des films et téléfilms. Depuis l'opéra *Orfeo*, elle joue régulièrement avec Needcompany dans les productions de Jan Lauwers. Ces dernières années, elle a joué dans *The Snakesong Trilogy* (*Le Pouvoir*, *Le Désir* et la version intégrale), *Macbeth* et *Morning Song*.

Stephen Galloway

Américain. Il a rejoint le Ballett Frankfurt en 1985.

Crystal Pite

Canadienne, elle a été formée à Victoria. Elle a dansé pendant 8 ans au Ballet British Columbia à Vancouver, sous la direction de Reid Anderson, Barry Ingham et John Alleyne. Membre du Ballett Frankfurt depuis 1996.

Antony Rizzi

Né à Dedham, Massachusetts. Il a rejoint le Ballett Frankfurt en 1985. Il a signé des chorégraphies pour diverses compagnies, dont le Boston Ballet, le Scapine Ballet et le Royal Ballet, ainsi que pour le Ballett Frankfurt. Il a également travaillé en tant que comédien avec Jan Fabre en Belgique. Maître de ballet depuis 1994.

Carlotta Sagna

Elle a dansé avec Anne Teresa De Keersmaecker et Rosas, Meg Stuart et Caterina Sagna.

Depuis 1993, elle fait partie de Needcompany. *Orfeo* fut la première production de Jan Lauwers dans laquelle elle apparaissait, et elle a ensuite joué dans les trois parties de *The Snakesong Trilogy* (*Le Voyeur*, *Le Pouvoir* et *Le Désir*), et elle a par conséquent également joué dans la version intégrale et dans *Morning Song*.

Elle a signé sa première chorégraphie pour *Caligula* et *Morning Song*.

Elle a également signé la chorégraphie de *Needcompany's King Lear*.

Jone San Martin

Née à San Sebastian en Espagne. Elle a étudié avec Nentxu Nedel, et a été membre du Ballet Nacional de España, de l'Ulmer Theater et du Ballet Royal de Wallonie, en Belgique, avant de rejoindre le Ballett Frankfurt en 1992.

Richard Siegal

Né aux Etats-Unis. Il s'est installé à New York en 1986. Il a été formé par Igal Perry, Jan Miller et Zvi Gotheiner. Il a dansé avec des compagnies new-yorkaises, dont celles de Doug Elkins, Zvi Gotheiner, Doug Varrone et Janis Brenner. Il a rejoint le Ballett Frankfurt en 1997.

Sjoerd Vreugdenhil

Hollandais. Il a été formé au Conservatoire Royal à La Haye et à la Rotterdamse Dans Academie. Il a dansé avec Introdans à Arnhem, avec Scapino à Rotterdam et avec le Zürich Ballet, avant de rejoindre le Ballett Frankfurt en 1996.

dates:

Das TAT, Frankfurt :	12, 13, 14, 17, 18, 19 et 20 mai 2000
South Bank Centre, London :	9 et 10 juin 2000
Schauspielhaus Hannover :	9 et 10 septembre 2000
Lunatheater, Bruxelles:	22 et 23 septembre 2000
Vlaamse Opera, Gand:	27, 28 et 29 septembre 2000
Dieppe Scène Nationale:	2 et 3 octobre 2000
Théâtre de la Ville, Paris:	2, 3 et 4 novembre 2000
Rotterdamse Schouwburg:	17 et 18 janvier 2001

Needcompany
Quai au Foin 35, 1000 Bruxelles
Tél +32 2 218 40 75 Fax +32 2 218 23 17 E-mail: Needcompany@skynet.be
Site web: <http://needcompany.vgc.be>

Ballett Frankfurt
Untermainanlage 11, 60311 Frankfurt am main
www.frankfurt-ballett.de

Needcompany et le Ballett Frankfurt se font un Joyce bien à eux

"No, non, niet, nein," a répondu le petit-fils de James Joyce lorsque Jan Lauwers, de Needcompany, lui a fait savoir qu'il voulait travailler avec des textes de Joyce. Lauwers ne s'est pas laissé décourager, il a refermé les livres de Joyce et s'est mis lui-même à son pupitre. Le résultat est un spectacle intelligent sur la mort, le sexe et la condition d'artiste, mais aussi un vaudeville pétillant sur les strings, le whisky et les mollusques.

Dans *DeadDogsDon'tDance/DJamesDjoyceDead*, deux comédiennes attirées de Needcompany - la figure de proue, Viviane De Muynck, qui a également participé à la rédaction du texte, et Carlotta Sagna - partagent la scène avec onze danseurs du Ballett Frankfurt.

Le Ballett Frankfurt est la compagnie de danse du mondialement célèbre William Forsythe, qui a prêté à Lauwers une partie de sa compagnie. Dans cette production, les danseurs de Forsythe fonctionnent plutôt en tant que comédiens-performers. "Je montre le visage de ces danseurs," déclare Lauwers, "ici, ils sont beaucoup plus nus sur la scène que lorsqu'ils dansent, parce qu'ils ne peuvent pas se cacher derrière leur corps."

Needcompany et le Ballett Frankfurt se sont partagé les tâches de façon équitable: Sagna et De Muynck se chargent des rôles principaux, Joyce et Pénélope, tandis que les danseurs amènent surtout l'humour et le dynamisme.

J.J. est un personnage pathétique: lunettes noires, cheveux longs et raides, dégingandé, confus, voix traînante, apathique. Pénélope, du nom de la femme d'Ulysse et calquée sur la propre épouse de Joyce, Nora Barnacle, est son contraire: voluptueuse, pragmatique, les deux pieds bien sur terre, "ivre de vie", comme elle le dit elle-même. Elle n'a pas une très haute estime de la condition d'artiste de son mari, qui semble errer sur la scène, en quête d'inspiration.

Les autres personnages ne sont pas très définis. Lorsque Joyce entre en scène pour la première fois, il est accompagné de deux personnages clownesques et brailards, qui lui reprochent le fait qu'ils ne signifient rien à ses yeux, qu'ils ne sont pas plus que des "dead dogs" qui servent le génie de l'écrivain.

Quelques scènes plus tard, ce sont précisément ces deux-là qui terminent les phrases sur lesquelles Joyce planche trop longtemps. Le premier rendez-vous légendaire entre Joyce et Nora - elle prit elle-même l'initiative de le masturber - est également représenté par un des comiques et une danseuse.

Le sexe, la mort et l'humour sont solidement imbriqués dans le spectacle. Parfois d'une façon associative un peu brouillon, lorsque Alan Barnes parle de la mort de sa mère, que Dana Caspersen décrit les archives d'Auschwitz et que De Muynck se plaint de l'épilation des poils pubiens. Dans le monologue de fin de Pénélope, cela se passe de façon plus raffinée.

Pénélope - De Muynck, si impressionnante que l'on en oublie parfois de regarder les autres - raconte une lugubre légende irlandaise à propos de l'enterrement d'un pêcheur. Ensuite, elle se met dans la peau de la veuve. Un peu plus tard encore, elle est une petite fille invitée à danser.

A l'arrière-plan, le Ballett Frankfurt erre, ivre et brailard, des bouteilles volent en éclats, on se moque de la veuve. Le mort fait des bonds sur un trampoline.

Le décor est tout aussi délicieusement excessif que cette performance hilarante: deux batteries, deux trampolines, d'innombrables couronnes de fleurs, une boule à facettes et des dizaines de lampes suspendues un peu partout.

Autre sommet, la scène du *Vinegar's Cake*, dans laquelle Allison Brown interprète *Finnegan's Wake* de façon sensuelle. Dans ce livre, Joyce a inventé un langage à lui; en balançant les hanches, les deux mains sur le micro comme une chanteuse pop, Brown débite un extrait sans queue ni tête mais très musical, un collage constitué d'un mot de chaque page de *Finnegan's Wake*.

Ses mouvements se font de plus en plus amples, le volume de la musique monte, et quatre couples qui dansent et font l'amour à la fois achèvent de rendre l'atmosphère torride.

Avec *DeadDogsDon'tDance/DJamesDJoyceDead*, Lauwers a fait de Joyce, un auteur notoirement "difficile", un *show* parfois scabreux, parfois glamour, et toujours amusant.

Eva Berghmans

Clins d'œil à James Joyce

L'excellent chorégraphe américain William Forsythe a invité Jan Lauwers à créer une production avec ses danseurs. Cependant, dans 'DeadDogsDon'tDance', on danse très peu - comme l'indique le titre. Reportage à Francfort.

L'époque où l'on devait se rendre à l'étranger pour voir Forsythe et le Ballett Frankfurt à l'œuvre est révolue. Ces dernières années, ils sont venus au moins une fois par an en Belgique, et ils sont déjà passés chez nous deux fois au printemps de cette année (notamment au Singel, tout récemment). William Forsythe connaît d'ailleurs très bien le monde flamand de la danse et du théâtre. Voici plus de dix ans, il disait dans ses interviews que l'œuvre d'Anne Teresa De Keersmaecker était pour lui ce qui se faisait de mieux en Europe en matière de danse, et depuis lors, ses danseurs et lui-même donnent régulièrement des cours de maître à l'école PARTS d'Anne Teresa De Keersmaecker.

L'œuvre de Jan Fabre, ce mille-pattes artistique, lui tient également fort à cœur. Il y a dix ans, il avait demandé à l'Anversoise de réaliser une chorégraphie pour le Ballett Frankfurt. Il en résulta *The Sound of One Hand Clapping*, un spectacle à grande échelle, qui fut notamment présenté à Anvers en 1993. Cette fois, c'est à cet autre Jan, issu de la même génération, que Forsythe a envoyé une invitation : Jan Lauwers.

La première de *DeadDogsDon'tDance* a eu lieu au Bockenheimer Depot, un ancien dépôt de trams juste en face de la célèbre Goethe-Universität. Ce bâtiment imposant, avec sa splendide charpente en bois, a été rénové il y a quelques années et s'est vu attribuer une destination culturelle. C'est le manitou du Ballett Frankfurt, William Forsythe, qui en est l'intendant, et il invite régulièrement des artistes à venir y travailler pendant quelques mois. Jan Lauwers s'y est attelé à la tâche avec onze danseurs de la troupe de Forsythe et deux comédiens (Viviane De Muynck et Carlotta Sagna) de sa propre troupe, Needcompany.

Un type très spécial, ce William Forsythe. Comme n'importe quel spectateur, il cherche sa place numérotée sur la tribune du public avant le début de la première. Il se glisse dans ma rangée, s'avance jusqu'à mon siège et, le regard fixé sur son billet, il m'agrippe en me disant que je suis probablement assis à sa place. Nous comparons les billets : 'Non, monsieur Forsythe, vous êtes une rangée plus bas.' 'Ah oui, en effet.' L'erreur est humaine. Mais on ne s'attend pas à cela de la part d'un chorégraphe qui est toujours considéré comme le ciseleur mathématique de la danse contemporaine.

No, non, niet, nein

Pour *DeadDogsDon'tDance*, Jan Lauwers voulait à l'origine réaliser un spectacle avec des textes de James Joyce, l'auteur de chefs-d'œuvres modernistes comme *Ulysses* et *Finnegan's Wake*. Ce spectacle aurait pour titre *DJamesDJoyceDead*, en référence au thème de la mort qui occupe l'artiste Lauwers depuis près de deux décennies. Mais Stephen James Joyce, le petit-fils de l'autre, qui gère les droits sur l'œuvre de l'auteur, en a décidé autrement. Après plusieurs demandes, et même des contacts directs avec l'héritier, la réponse de ce dernier est demeurée impitoyable : 'My answer with respect to Needcompany is simple, straightforward, unequivocal. It's NO, NON, NIET, NEIN.' Cela avait le mérite d'être clair.

Ce genre de problème de droits d'auteur arrive régulièrement à des hommes de théâtre qui sortent des sentiers battus et qui veulent adapter un texte (théâtral ou non) pour le théâtre. Mais pour Lauwers, ce problème n'était pas incontournable : il n'avait pas l'intention de faire un spectacle sur James Joyce, il voulait simplement utiliser ses textes. Par conséquent, il ne lui restait plus qu'à écrire un certain nombre de textes avec Viviane De Muynck, qui ont trouvé leur place, presque comme si de rien n'était, dans le spectacle fragmentaire mais extrêmement léger qu'est finalement devenu *DeadDogsDon'tDance*.

Les références à la vie et à l'œuvre de James Joyce ont d'ailleurs été intégrées de façon plutôt subtile dans le spectacle. Elles transparaissent parfois à travers un petit détail, ou elles se trouvent tout simplement dans un petit coin. Dans la tenue de quelques clochards coiffés de chapeaux mous, par exemple, qui semble calquée sur un portrait de Joyce en jeune artiste. Les dialogues entre Carlotta Sagna, sosie de Joyce (*'Penelope, are you OK ?'*) et Viviane De Muynck (dans le rôle de Pénélope, la mythique épouse d'Ulysse) sont également moins innocents qu'ils n'en ont l'air à première vue. On peut y voir la confrontation d'un artiste avec son œuvre, tandis que les connaisseurs de Joyce y reconnaîtront la relation biographique entre l'écrivain et Nora Barnacle, son épouse très terre-à-terre. Quoi qu'il en soit, De Muynck confère à sa Pénélope un caractère très franc et terrestre, mais aussi très énergique, ce qui en fait l'un des personnages-clés de ce spectacle.

L'intervention de l'Américain Tony Rizzi, le capricieux bouffon du Ballett Frankfurt, dans la tenue de Joyce mentionnée plus haut, ajoute une touche de drôlerie. Il interprète les initiales JJ comme étant celles de Janis Joplin, et le crie aussitôt sur tous les toits. Les textes de Lauwers, eux aussi, adressent souvent un clin d'œil à l'œuvre de l'écrivain irlandais. Parmi les moments impressionnants, citons le monologue d'une danseuse qui débite une pure poésie sonore à la *Finnegan's Wake*, tandis que derrière elle le chaos organisé continue d'envahir la scène.

Une décharge d'énergie

Les références à James Joyce ne résident que dans les détails. Car pour le reste, *DeadDogsDon'tDance* n'est pas du tout une biographie, ni a fortiori une hagiographie, du célèbre auteur irlandais. Tant dans la structure que sur le fond, ce spectacle est une décharge d'énergie remuante, du même genre que ce qu'on ressent lors d'un concert de rock ou de jazz. Les batteries entières de spots et de lumières qui pendent, très visibles, au-dessus de la scène et qui plongent par moments la représentation dans des couleurs psychédéliques ne font que renforcer cette ambiance. Sur la scène surchargée se trouvent d'ailleurs deux batteries, derrière lesquelles les comédiens prennent place de temps à autre, mais qui pour le reste sont à peine utilisées.

Le début du spectacle est lui aussi musical - enfin, plutôt très peu musical. Il s'agit d'une scène de crooner un peu déjantée dans laquelle Stephen Galloway, la vedette noire et longiligne du Ballett Frankfurt, prend place derrière un micro dans le coin droit obscurci de la scène et souligne de la voix, par des bribes de chanson parlée, l'action fragmentaire qui se contruit sur les planches.

Ces dernières années, cette construction fragmentaire des scènes est devenue typique de l'œuvre théâtrale de Jan Lauwers. Parfois, cela se fait de façon rigide, comme dans les mises en scène de pièces de Shakespeare. *Needcompany's King Lear*, qui a été sélectionné pour Het Theaterfestival, en est l'illustration la plus récente. D'autres fois, c'est amené de façon légère et fraîche, comme dans *Morning Song*, et à présent *DeadDogsDon'tDance*. Pour *Morning Song*, que Jan Lauwers a

mis en scène l'année dernière, il vient d'ailleurs d'obtenir un Obie Award à New York. Les obies, décernés chaque année par le magazine urbain Village Voice, sont l'équivalent des oscars du théâtre américain.

Les nombreuses similitudes entre *Morning Song* et *DeadDogsDon'tDance* se situent également sur d'autres plans. Les comédiens - car les danseurs du Ballett Frankfurt en sont également - ont joué un rôle important dans l'élaboration de ces deux spectacles. Ils ont contribué en définitive au résultat final, et cela se voit à leur interprétation. De plus, *Morning Song* et *DeadDogsDon'tDance* abordent de façon humoristique l'un des thèmes récurrents de l'œuvre de Jan Lauwers : la mort. C'était un peu plus vrai pour *Morning Song*, où tous les personnages de la même famille passaient l'arme à gauche d'une façon presque grotesque. Dans *DeadDogsDon'tDance*, on ne se moque pas vraiment de la mort, même si la scène de groupe sur la trampoline avec le pêcheur mort et exposé dans son cercueil est tout bonnement hilarante. La scène est d'ailleurs parsemée de couronnes de fleurs. Malgré la légèreté de l'ambiance sixties (éclairages, boule à facettes, orchestration de Dominique Pauwels...), la mort est visuellement présente en permanence. Dans le long monologue de fin de Viviane De Muynck, inspiré du style introspectif de Joyce, son personnage décrit un repas funéraire et une promenade dans une ville portuaire irlandaise, entrecroisant des thèmes comme la mort, l'humour, l'amour et le sexe. 'There's no good sex without humor', nous avait déjà dit Pénélope/De Muynck au cours du spectacle.

Paul Verduyckt

Le meilleur remède contre le dégoût de la vie *La rencontre entre Jan Lauwers et le Ballett Frankfurt fait des étincelles*

La troupe bruxelloise Needcompany a de bons contacts à Francfort. Quatre productions de Jan Lauwers ont déjà connu, par le passé, leur première au Theater am Turm. Vendredi, c'était le tour de *DeadDogsDon'tDance*, une coproduction avec le Ballett Frankfurt du grand chorégraphe William Forsythe. A l'origine, Lauwers voulait faire un spectacle sur la vie et l'œuvre de James Joyce. Le résultat final trahit le fait que les héritiers de Joyce lui ont mis des bâtons dans les roues. Cependant, la rencontre entre Lauwers et les danseurs de Forsythe fait des étincelles.

Après avoir vu *The Snakesong Trilogy*, William Forsythe était tellement enthousiaste qu'il a demandé à Jan Lauwers de monter un projet avec les danseurs de son Ballett. Une idée heureuse à maints égards. Forsythe sait évidemment mieux que quiconque quelle mine de talent abrite sa troupe. Les membres du Ballett Frankfurt sont bien plus que d'excellents danseurs : ce sont des bêtes de scène, une qualité que Forsythe a parfois avidement utilisée dans ses propres spectacles, même s'il reste avant tout chorégraphe. En Lauwers, il a trouvé l'homme qu'il lui fallait pour libérer la partie théâtrale, partiellement cachée, du talent de ses danseurs. En effet, ce metteur en scène et scénographe anversois a déjà prouvé à maintes reprises qu'il pouvait aboutir à des spectacles théâtraux impressionnants avec une troupe mixte de danseurs et de comédiens. Pour intensifier le dialogue, Lauwers a emmené à Francfort deux de ses meilleurs éléments : Viviane De Muynck et Carlotta Sagna. Il en résulte du théâtre, même si par moments on danse.

L'idée originale de Lauwers était de réaliser un spectacle intitulé *DJamesDJoyceDead* et basé sur la vie et l'œuvre de James Joyce (1882-1941). Stephen James Joyce, le petit-fils et seul héritier de l'écrivain irlandais, a cependant refusé de céder les droits sur l'œuvre de son grand-père. "It's no, non, niet, nein", s'entendit dire Needcompany par téléphone. Là-dessus, Lauwers a décidé de changer le titre en *DeadDogsDon'tDance*. Le spectacle commence par 'the', le dernier mot de *Finnegan's Wake*, mais pour le reste toute citation de James Joyce a été évitée. Pourtant, l'esprit de l'auteur hante la représentation. Ainsi, les dialogues entre JJ (Carlotta Sagna) et Pénélope (Viviane De Muynck) font référence à la relation entre Joyce et son épouse Nora Barnacle : l'artiste en conflit permanent avec son œuvre et l'épouse qui a les pieds sur terre et qui lui fait remarquer qu'il y a d'autres choses dans la vie que l'art. Le sexe et l'humour, par exemple.

Lauwers ne digère pas toujours très bien le verdict de Stephen James Joyce. Le monologue final de Viviane De Muynck, écrit par elle-même et Lauwers, est inspiré du style évocateur que manie Joyce dans des récits comme *The Dead*. La description d'un repas funéraire et d'une promenade vespérale dans une petite ville portuaire irlandaise est teintée de mystère, mais reste en définitive plutôt anecdotique. La projections d'intertitres comme 'Vinegar's Cake' et 'Thin as a rake', qui servent clairement à se gausser du problème avec les héritiers, est pour sa part tout simplement puérile.

Lauwers s'est donc laissé distraire à quelques reprises par la situation. Cela n'avait aucune raison d'être, car la production connaît ses meilleurs moments d'une part lorsque les thèmes propres à Lauwers croisent ceux de Joyce, et d'autre part lorsque se crée une alchimie entre Lauwers en tant que metteur en scène et les comédiens de Needcompany et du Ballett Frankfurt. Tout comme dans *Morning Song*, la saison

dernière, Lauwers relativise la douleur et la souffrance. Cette attitude de vie est incarnée par Pénélope, dans laquelle on reconnaît également, outre la femme de Joyce, Molly Bloom (*Ulysse*). Dans ce spectacle, la mort et la déchéance font partie de la vie. Nombreuses sont les références à la nausée, la maladie et la mort. Cela n'empêche pas le pêcheur mis en bière de se redresser un instant et de rire de bon cœur. Le décor aussi, gaiement orné de bouquets d'enterrement, en dit fort long. Sans se faire moralisateur, Lauwers apprend à tutoyer les forces destructives de la vie.

Energie

Le meilleur remède contre le dégoût de la vie, c'est l'énergie contagieuse des onze danseurs du Ballett Frankfurt. Si tant est que c'était encore nécessaire, Lauwers les provoque, notamment en les faisant, à sa façon bien à lui, s'adresser au public par le biais des micros. L'interaction digne d'une *jam session* et les moments solo successifs laissent clairement deviner qu'une grande partie du travail a été faite à partir d'improvisations. La scène d'ouverture est un prélude au banquet funéraire qui suivra, et elle contient des conversations qui, par leur à-propos et leur ironie, font carrément penser à Oscar Wilde. En tirant habilement parti des diverses nationalités qui composent Needcompany et le Ballett Frankfurt, Lauwers se moque des clichés qui font surface lors de ce genre d'occasions mondaines : l'Italienne qui radote sur 'la mamma', l'Américain qui ne parvient à reconnaître dans les initiales JJ que Janis Joplin et non James Joyce. Trois des comédiens-danseurs du Ballett se voient offrir par Lauwers un espace supplémentaire pour montrer les multiples facettes de leur talent (même si Carlotta Sagna n'a pas à rougir à côté d'eux) : Dana Caspersen, sans doute la personnalité la plus complète de cette production, l'amusant Tony Rizzi, qui joue ici en Groucho Marx au look *sixties*, et Stephen Galloway, un modèle de l'homme de scène intelligent. La scène la plus forte est cependant à inscrire au crédit d'Allison Brown : tandis qu'elle débite imperturbablement des mots très sonores mais incompréhensibles, la scène tout entière prend vie derrière elle, même si la musique se limite à un cliquetis de batterie croissant (une orchestration assez insipide pour le reste, signée du Gantois Dominique Pauwels). Du quatrième rang, William Forsythe assistait au spectacle, satisfait.

Peter Anthonissen

Un pandémonium pour Joyce

Le week-end dernier avait lieu au théâtre Das TAT à Francfort la première de 'DeadDogsDon'tDance', un spectacle que Jan Lauwers, de Needcompany, a monté pour William Forsythe et son Ballett Frankfurt. Il ne s'agit pas d'un vrai spectacle de danse, plutôt d'une pièce de théâtre à propos d'une femme du monde et d'un artiste idéaliste. Quand le texte, le mouvement, le son et la scénographie épousent les mêmes plis, les intrigues font rapidement place à un spectacle total sur la vie et la mort, saupoudré du plaisir de créer des images.

Même si le Ballett Frankfurt est l'une des troupes de danse les plus célèbres au monde, William Forsythe ne couve nullement ses danseurs d'élite. Il invite régulièrement des chorégraphes à travailler avec sa troupe, un honneur qui échet notamment à Jan Fabre voici quelques années. Espérons que cette façon de travailler passe un jour dans les mœurs en Flandre, car pour une compagnie comme Rosas, par exemple, cela pourrait résulter en des défis intéressants. Au départ, le metteur en scène Jan Lauwers voulait monter une pièce avec des textes de James Joyce, mais après moult palabres, l'héritier de ce dernier, Stephen James Joyce, l'en a empêché : 'My answer with respect to Needcompany is simple, straightforward, unequivocal. It's no, non, niet, nein.' C'est ainsi qu'il ne reste de Joyce que la toute fin de 'Finnegan's Wake', le dernier mot qu'il coucha sur le papier : 'the'.

Quel est le Joyce qui est mort ? C'est l'homme lui-même, bien entendu, et sa plume, une mort condensée dans ce seul mot : 'the'. C'est par cette mort-là que commence le spectacle, et avec lui une vie nouvelle. A l'approche de la mort, l'homme se met à créer des images, afin d'occulter la mort, ou de la préparer. La modernité est marquée par la conscience du fait que nous vivons en images à travers la mort. Tout comme le fit Joyce, Lauwers opte lui aussi dans 'DeadDogsDon'tDance' pour ce genre d'approche de la mort. Il n'est d'ailleurs pas sorcier de découvrir dans 'DeadDogsDon'tDance' des références à Joyce. Dans les thèmes et l'écriture de Jan Lauwers et de Viviane De Muynck, les connaisseurs pourront sans doute déchiffrer la dramaturgie jusque dans ses moindres détails. Notamment par le biais des dialogues entre l'artiste JJ (incarné avec beaucoup de flegme par Carlotta Sagna) et la voluptueuse Pénélope (une brillante Viviane De Muynck), qui sont d'ailleurs les seuls rôles qui incombent à Needcompany. JJ vit pour son art, et choisit en premier et en dernier lieu de se vouer aux images, à la recherche de l'œuvre d'art ultime. Pénélope, par contre, a les deux pieds sur terre, et elle profite des plaisirs de la vie. En réunissant ces deux perspectives, on obtient le thème qui parcourt 'DeadDogsDon'tDance' à tous les niveaux : des allées et venues constantes entre la vie et la mort, dans lesquelles les mots prennent vie, s'incarnent au détriment de la mort.

Les mots sont beaux

Le texte est dénué de toute linéarité, et même de toute transparence ; lorsque quelqu'un raconte une histoire émouvante, celle-ci se retrouve noyée l'instant d'après dans un micmac d'absurdités, d'agitation et d'humour idiot. C'est d'ailleurs ainsi que cela doit être, JJ rêve au fait que les mots sont beaux, à la façon dont ils sont écrits, leur parcours ou leur mouvement. Ce ne sont plus les références des mots à ce qui précède qui sont importantes, c'est le trait de plume qui donne la vie.

Subtilement, Lauwers évacue les intrigues, l'action dramatique se déplace vers la mise en scène très colorée. Partout apparaissent des détails qui rendent toute lecture plus ardue et qui prennent le spectateur à contrepied. Perdu dans les détails, ce spectacle est écrasant, on est happé par un ensemble tourbillonnant - une cadence et une fraîcheur à mettre en parallèle avec la courte préparation de deux mois à peine.

C'est ainsi que les aspect visuels de 'DeadDogsDon'tDance' prennent très clairement le devant de la scène. Les onze merveilleux danseurs que Lauwers a sélectionnés au sein du Ballett Frankfurt exécutent de petits numéros surprenants qui chacun s'intègrent d'eux-mêmes à l'ensemble : Stephen Galloway fait un numéro de chanteur de charme, Dana Caspersen titube, ivre, sur la scène, Alan Barnes danse déguisé en drag queen. Parmi toutes ces plaisanteries surgissent littéralement des images de la mort, banalisées au bénéfice du jeu, ou avec un visage récalcitrant. Le pêcheur mis en bière (Richard Siegal) ne se comporte pas vraiment comme il sied à un mort, il se dresse dans un éclat de rire. Le décor achève de rendre la scène psychédélique : par-dessus les tas de fleurs exposées est projetée une gigantesque tache d'huile orange, tandis qu'alentour, tout est jeté à terre, y compris quelques pyramides de bouteilles en plastique.

Néanmoins, l'œil exercé de Lauwers et la maîtrise des comédiens maintiennent un équilibre dans ces excès néobaroques. C'est dans la scène de l'orgie que l'abondance de contrastes évoqués par Lauwers fonctionne le mieux. Au centre, à l'avant-plan, Allison Brown déclame de façon sensuelle une série de mots presque interminable. Le rythme est soutenu par un fond sonore sur bande signé Dominique Pauwels, tandis que JJ lui-même se met à marteler une batterie. Tout autour se déploie un jardin des plaisirs à travers des duos aux allures sculpturales. L'un des couples tend les membres vers le ciel avec des mouvements subtils, en une stylisation presque cérébrale. Sur les côtés, dans la pénombre, cependant, ce sont les positions les plus indécentes qui passent en revue. L'échange d'énergie qui résulte des confrontations est époustouflant. Les oscillations relient entre eux, de façon presque imperceptible, la danse et le décor, et rendent ainsi palpables les thèmes abordés dans les dialogues. En fin de compte, toutes les questions qui surgissent à propos de la danse et du théâtre, de JJ et de Pénélope, de la vie et de la mort, sont à nouveau effacées dans 'DeadDogsDon'tDance'. A partir de ce 'the', mot final, Lauwers parvient à faire apparaître sur scène une vie charnelle et vibrante.

Jeroen Peeters

EN

Needcompany / Ballett Frankfurt

DeaDDogsDon'tDance

DJamesDjoyceDead

"Man's original genius lies in his scribblings.
The basis of his talent lies in his casual doings."
(James Joyce)

Directing : Jan Lauwers
Music : Dominique Pauwels

With:

Alan Barnes, Allison Brown, Francesca Caroti, Dana Caspersen, Timothy Couchman, Viviane De Muynck, Stephen Galloway, Crystal Pite, Antony Rizzi, Carlotta Sagna, Jone San Martin, Richard Siegal, Sjoerd Vreugdenhil

eupebe kensie